

PRINTEMPS

Avril 2011

7€

Carnets du ^{越南} Viêt Nam 29

ACTUALITÉ SOCIÉTÉ CULTURE HISTOIRE LITTÉRATURE DÉCOUVERTE

Daniel Frydman

Les fours à briques
dans le delta du fleuve Rouge



Photo : Daniel Frydman

Joël Luguem :

La liberté en jaune et rouge

Nicolas Lainez :

La vente de la virginité au Cambodge

Revue trimestrielle

La vente de la virginité chez les Vietnamiens du Cambodge : Une stratégie familiale d'avancement économique



Bidonville vietnamien Chba Ampoeu, sur la rive du fleuve Tonlé Bassac.

Nicolas Lainez ⁽¹⁾

(1) Nicolas Lainez est docteur en anthropologie sociale à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS, Paris), et chercheur au sein de l'ONG Alliance Anti-Trafic Vietnam (Hô Chi Minh-Ville, www.allianceantitrafic.org). Cette organisation met en œuvre de nombreux projets visant à réduire les effets de la traite des femmes et des enfants à des fins d'exploitation sexuelle. Au Cambodge, nous souhaitons remercier les ONG Pharmaciens Sans Frontières-ACTED et SFODA qui ont facilité l'accès au terrain. Nous souhaitons également remercier l'École Française d'Extrême-Orient et l'Alliance Anti-Trafic Vietnam pour leur soutien financier, administratif et logistique. Cet article reprend un chapitre publié dans l'étude : Nicolas Lainez, *Transacted children and virginity. Ethnography of ethnic Vietnamese in Phnom Penh* (Hô Chi Minh-Ville, Alliance Anti-Trafic Vietnam, Juin 2011).

(2) Ce poème retrace les mésaventures de Kiêu, belle jeune fille, qui se sacrifie pour son père en vertu de sa piété filiale et accepte de se donner à un homme qui la vend à un établissement de prostitution. La gérante de la maison close

Cet article entend apporter une contribution à une meilleure connaissance de la question de la vente de la virginité en contexte vietnamien au Cambodge. En effet, la virginité fait l'objet d'une marchandisation chez certains foyers vietnamiens de Phnom

Penh en proie à des difficultés économiques et en situation d'exclusion des institutions de la société cambodgienne. La vente de la virginité est généralement condamnée par la morale et par les organisations non gouvernementales pour qui ce phénomène représente une forme intolérable d'exploitation sexuelle des femmes. Or, organisations et experts ignorent souvent le point de vue des acteurs, pourtant fondamental si l'on veut comprendre la pérennité de cette pratique qui est attestée au Viêt Nam de longue date comme le prouve le célèbre poème *Kim Vân Kiều* écrit par Nguyễn Du (2) écrit au tournant des XVIII^e - XIX^e siècles. Ainsi les individus de notre échantillon ne considèrent pas cette vente de service sexuel comme un acte moralement répréhensible, mais plutôt comme une stratégie d'avancement économique familial d'autant plus intéressante qu'elle est fortement rémunératrice.

Les données de cet article ont été recueillies dans le cadre d'une enquête de terrain menée entre décembre 2009 et juin 2010 dans plusieurs enclaves vietnamiennes de Phnom Penh, essentiellement le bidonville de Chba Ampoeu ou Marché de Saigon (*chợ Sài Gòn*), au bord du fleuve Tonlé Bassac. Les dix interlocutrices de l'échantillon sont des jeunes, voire très jeunes, femmes âgées de treize à dix-huit ans qui vendent des services sexuels. Cinq d'entre elles travaillent dans des établissements fréquentés principalement par des clients d'origine nord-est asiatique (Sud-Coréens, Japonais, Chinois). Sept d'entre elles ont commencé ce type d'activité après avoir vendu leur virginité, généralement vers l'âge de 15 ou 16 ans. Plutôt que de présenter une synthèse générale des don-

nées, nous préférons exposer le cas de deux sœurs qui ont vendu leur virginité avec l'accord préalable de leurs parents. Les informations recueillies permettent de comprendre le contexte socio-économique dans lequel ces transactions ont eu lieu, le processus de prise de décision au sein des membres de la famille, enfin les représentations mobilisées par les acteurs pour justifier leurs choix.

La virginité en contexte vietnamien

En quoi consistent les valeurs traditionnelles d'origine confucéenne en matière de virginité ? Au Viêt Nam, la virginité se définit principalement de deux manières (3). Dans son acception littérale, elle est à rapprocher de la chasteté avant le mariage. Dans le sens figuré, la virginité renvoie à des attributs moraux comme la pureté, la fidélité, la dignité ou le respect au mari. *Màng trinh* est l'hymen et *trinh* est « vierge ». Virginité se dit *trinh*, ou plus généralement *trinh tiết*, *tiết* étant la chasteté, la fidélité, la loyauté. Le mot composé *trinh tiết* renvoie donc à une dimension biologique puisqu'il désigne une partie du corps, et morale car il renvoie à des qualités socialement construites. La confusion entre les attributs biologiques (hymen) et moraux (vertu) ne facilite pas une définition populaire de la virginité.

La tradition vietnamienne veut que la femme arrive vierge au mariage. Cette prescription garantirait la « pureté » de sa progéniture. La société vietnamienne est patrilinéaire et fondée sur le culte des ancêtres assuré par le fils aîné. Le sang se transmet par les hommes et la femme doit parvenir au mariage exempte de tout « germe » étranger. Une fois mariée, l'épouse doit faire preuve d'une autre vertu, *tiết* ou la « fidélité » au mari. La chasteté ne signifie pas ici une abstinence sexuelle absolue mais plutôt une relation sexuelle conçue uniquement dans le cadre du mariage. La virginité se présente

donc comme un précieux atout que toute jeune femme doit préserver pour garantir sa réputation ainsi que celle de ses parents et de son futur mari. La tradition bannit toute forme de commercialisation car elle impliquerait une double infraction : 1) perte de la virginité auprès d'un homme avec lequel la femme ne se marie *a priori* pas, par conséquent elle est réputée souillée et perd sa vertu ; 2) marchandisation d'un bien ou d'une qualité humaine qui par principe n'est pas commercialisable. De nombreuses sources littéraires, historiques et journalistiques montrent que le respect de la tradition n'a jamais empêché certaines de vendre leur virginité. En s'engageant et en se sacrifiant pour rembourser les dettes de son père, Kiêu applique les préceptes confucéens en matière de gratitude filiale mais bafoue les normes sur la sexualité.

Présentation du cas d'étude

La famille qui fait l'objet de cet article est d'origine vietnamienne. Jusqu'à son installation à Phnom Penh en 2006, elle résidait à Neak Luong, petite ville située en bordure du Mékong dans la province de Prey Veng, frontalière du Viêt Nam. Le couple a eu cinq enfants : un garçon mort du cancer ; un deuxième garçon de vingt-huit ans, séparé de sa femme et résidant à Hô Chi Minh-Ville ; trois filles de vingt-et-un, dix-neuf et dix-sept ans. Lorsque la famille habitait encore à Neak Luong, la mère

vendait du poisson et le père transportait des marchandises. Ce dernier souffre aujourd'hui d'une maladie professionnelle qui réduit sa mobilité et l'empêche de travailler. La situation économique de la famille commença à se dégrader au début des années 2000. Le couple s'endetta à cette période pour trois raisons principales : addiction aux jeux de hasard, instabilité des revenus de l'épouse, frais médicaux liés au cancer du fils aîné. Le chef de famille se tourna ainsi vers le secteur du crédit informel dont les prêts se négocient à un taux d'intérêt mensuel égal ou supérieur à 20 %. Il s'endetta auprès de plusieurs prêteurs, l'argent des uns servant à rembourser les intérêts des autres. Il hypothéqua sa maison pour deux millions de riels (495 dollars) puis la perdit. Le couple décida alors de « fuir la dette » (*trốn nợ*) sous la pression des prêteurs qui les insultaient et les menaçaient pour recouvrer leurs créances. En 2005, la mère se rendit en premier avec les deux filles aînées à Phnom Penh. Le père les rejoignit un an plus tard avec la benjamine. Il pensait avoir quitté la province sans laisser de traces, mais un prêteur le retrouva dans le bidonville où sa femme s'était installée. Le montant de la dette fut alors renégocié à hauteur de dix millions de riels (2.472 dollars).

Vendre sa virginité ou « aller [se faire] ouvrir » (*Đi khui*)

La fille aînée vendit sa virginité pour 700 dollars à son arrivée à Phnom Penh. Elle commença ensuite à se prostituer dans un bar du centre ville. L'intermédiaire qui organisa la rencontre avec le client était une maquerelle, amie de la mère. Les deux choisirent un client d'origine vietnamienne, la soixantaine passée. Le service dura trois jours et la jeune femme eut un rapport sexuel journalier. La fille aînée assure avoir pris la décision en accord avec sa mère. Il lui semble normal que les parents comptent sur leurs enfants en cas de difficultés économiques. Elle emploie l'expression « avoir des enfants, s'en remettre aux enfants. Avoir des biens, s'en remettre aux biens » (*có con nhờ con, có của nhờ của*). Elle justifie sa décision par le devoir de gratitude (*trả ơn* pour « payer une dette de reconnaissance ») que les enfants sont censés éprouver à l'égard de leurs parents en vertu de la piété filiale.

La défloration de la deuxième sœur fut une question plus débattue au sein de la famille. La demande émana à nouveau de la mère, cette fois directement soutenue par sa fille aînée qui invoqua les difficultés économiques. Celle-ci accompagna sa cadette dans la prise de décision en se présentant comme la grande sœur bienveillante qui conseille ses plus jeunes sœurs. Elle expliqua à sa petite sœur les étapes de la vente, les précautions à suivre, les douleurs du premier rapport ou encore la manière de se comporter avec le client. La mère choisit à nouveau l'acheteur du service. La deuxième sœur explique que :

Ma mère me demanda d'« aller me faire ouvrir » [đi khui] (4) par un homme dans la quarantaine ou cinquantaine. Elle m'expliqua que cet homme était quelqu'un de bien. Je refusai dans un premier temps, mais je reconsidèrai ma décision ensuite en voyant que mon père était malade et que ma famille était toujours endettée. Je demandai à ma mère de confirmer à mon père que j'acceptais de me « sacrifier » [hy sinh]. Je me portai donc volontaire [...]. Si j'avais refusé, j'aurais été traitée de fille ingrate envers mes parents [bất hiếu pour « manquer de piété », son expression].

qui l'acquiert est furieuse lorsqu'elle apprend que son neveu a « pris » sa virginité : *« Le scélérat ! ça l'a fouaillé, il s'est servi en premier. La marchandise est déflorée, adieu bénéfice et capital »* (Nguyễn Du, *Kim Vân Kiêu*, Hanoi, Éditions en langues étrangères, 1979, p. 149, vers 966-967).

(3) Đinh Trọng Hiếu, « Vraies et fausses vierges au Viêt Nam. La falsification corporelle en question », *Extrême-Orient Extrême-Occident* 32, 2010, p. 163-191 (citation p. 169).

(4) Les interlocutrices emploient l'expression *đi khui* qui signifie « aller [se faire] ouvrir ». *Khui* est « ouvrir » ou « déballer ». Le mot vient du chinois. Le verbe 開 (chinois moderne) ou *kai* est « ouvrir ». 苞 ou *bao* est le « bourgeon [de la fleur] ». 開苞 ou *kai bao* est donc « ouvrir le bourgeon [de la fleur] » au sens littéral, « ouvrir la virginité » au sens figuré. *Khui* s'emploie également dans le milieu de la prostitution au Cambodge. Les Khmers emploient le mot *khui* pour exprimer l'idée de défloration dans le langage parlé mais ils ne l'écrivent pas. C'est un mot spécialisé qui n'a d'autre sens que « déflorer une jeune fille vierge » (communication par courriel de Tan Phong, 13 juin 2010).

Jeune garçon vietnamien devant une habitation à Chba Ampoeu



La rencontre fut organisée par une tante qui emmena les deux sœurs chez un ami du client. L'aînée se cacha dans les toilettes pendant que la cadette eut son premier rapport sexuel. Elle passa trois jours avec lui et reçut 1.000 dollars. Elle remit l'intégralité de sa rémunération aux parents, une somme élevée par rapport aux maigres revenus que ceux-ci tirent d'un petit commerce qu'ils tiennent toujours à leur domicile. La fille reçut pour toute récompense un compliment honorifique et devient une « fille éprouvant de la gratitude » (*con có hiếu*). Comme sa grande sœur, elle qualifie sa défloration comme un acte de piété filiale, une manière d'exprimer l'amour et le respect qu'elle doit à ses parents en vertu des obligations prescrites par la tradition. Le recours à l'idée du « sacrifice pour la famille » (*hy sinh cho gia đình*) révèle la stratégie discursive et peut-être personnelle (car il se pourrait qu'elle ne ressente aucun regret et que son objectif soit uniquement de convaincre le chercheur) qu'elle mobilise pour négocier une éventuelle accusation sociale provoquée d'une part par le don de sa virginité à un homme qu'elle n'épousera pas, et d'autre part pour l'avoir commercialisée. Le recours à la représentation du sacrifice transforme un acte traditionnellement condamné en un geste tout aussi traditionnellement louable qui permet à la famille de rembourser des intérêts pressants et par conséquent de sortir, du moins temporairement, d'une situation économique délicate.

La troisième sœur benjamine était vierge au moment de l'enquête. La question était pour nous de savoir si elle vendrait sa virginité à l'instar de ses sœurs. Il nous a malheureusement été impossible de la rencontrer car ses aînées ont fait obstacle. Nous manquons donc d'éléments d'informations pour répondre à la question. En tout cas, la deuxième sœur s'oppose fermement à l'idée de cette

vente et se dit prête à se « sacrifier » davantage pour ses parents si cela était véritablement nécessaire, c'est-à-dire à vendre ses services sexuels au bar comme le fait actuellement sa sœur aînée.

Entrée en prostitution ou « aller travailler » (*Đi làm*)

Est-ce que la vente de la virginité aboutit systématiquement à l'entrée en prostitution ? C'est le cas pour sept des dix prostituées de l'échantillon. Dans le cas d'étude, l'aînée commença à vendre des services sexuels tout de suite après avoir vendu sa virginité. Elle justifie sa décision en mobilisant à nouveau l'argumentation des difficultés économiques familiales. Elle pensait que la perte de la virginité l'avait « souillée » (*hu*) irrémédiablement et que, par conséquent, elle n'avait plus rien à perdre en se prostituant (5). Elle commença alors à travailler comme hôtesse dans un bar fréquenté par une clientèle huppée d'origine asiatique où elle exerce encore aujourd'hui. Son travail consiste toujours à engager la conversation avec les clients en les incitant à consommer de l'alcool. Elle reçoit un pourboire de 15 à 20 dollars par table, dont cinq sont reversés à la maquerelle. Elle est libre d'avoir des relations sexuelles avec les hommes qui le souhaitent en dehors des heures de service. Le prix de son service varie entre 50 et 80 dollars. Elle gagne en moyenne 700 dollars par mois (elle n'a pas de relations sexuelles tous les soirs), somme dix fois supérieure au salaire moyen d'une serveuse de café.

De surcroît, elle dit avoir été la maîtresse (6) d'un client qui lui versait 700 dollars par mois. D'une manière générale, les interlocutrices décrivent une variété de re-

(5) Elle emploie l'expression *đi làm*, contraction de l'expression *đi làm gái* ou « aller faire la fille », c'est-à-dire « aller se prostituer » ou « aller faire la pute ».

(6) Elle utilise l'expression familière *gái nuôi* qui signifie littéralement « fille nourrie ». L'homme qui « nourrit » est le *ông nuôi*. Dans le langage soutenu, la maîtresse est *bồ ni* ou *vợ bé* (petite épouse).



Famille vietnamienne dans le bidonville de Chba Ampoeu.

lations dans lesquelles les hommes payent une somme forfaitaire en échange d'une disponibilité sexuelle et affective. Certains d'entre eux développent des sentiments à l'égard de leur maîtresse sans pour autant les épouser. D'autres demandent uniquement une disponibilité sexuelle souvent tenue secrète. De nombreuses prostituées vietnamiennes de Phnom Penh aspirent à ce type de relation qui dure généralement quelques mois et dont la stabilité des revenus autorise un arrêt temporaire de la prostitution. Pourtant, l'aînée redoute ces unions temporaires pour diverses raisons. D'après elle, le client impose habituellement le non-usage du préservatif car il veut croire à la fidélité de sa maîtresse. Elle redoute également les restrictions qui affectent la liberté individuelle car le client demande généralement une disponibilité complète à sa maîtresse.

Les choses se passèrent autrement pour la deuxième sœur qui fut embauchée comme serveuse de café après sa défloration. La voyant travailler dur pour un modeste salaire mensuel de 70 dollars, l'aînée lui proposa de la rejoindre au bar en qualité d'hôtesse, en lui interdisant toutefois de se prostituer. Dans un premier temps, la cadette refusa les propositions de nombreux clients. Mais elle accepta ultérieurement d'avoir des relations sexuelles monnayées avec un homme d'affaires taiwanais présenté par sa sœur (un ancien client), dont elle devint plus tard la maîtresse. La sœur aînée s'érigea peu à peu en véritable entremetteuse : elle persuada sa cadette de vendre sa virginité, l'accompagna pendant son premier rapport sexuel, l'introduisit dans une sexualité commerciale, lui présenta son premier client au bar, l'accompagna lors de son deuxième rapport prostitutionnel.

La sexualité commerciale des enfants : un apport économique et symbolique

La sexualité commerciale des enfants représente une stratégie d'avancement économique séduisante pour des parents vietnamiens dont les alternatives professionnelles et économiques sont limitées au Cambodge. Dans le cas présenté, la mère propose, le père cautionne, les deux premières filles acceptent, la dernière agira probablement en fonction de la situation économique de la famille si celle-ci ne s'améliore pas. Il s'agit donc d'une affaire de famille négociée en famille. Il est évident que les revenus tirés de la sexualité commerciale des enfants, et notamment de la vente de virginité, bénéficient avant tout aux parents. On l'a vu, ces derniers avaient de bonnes raisons de recourir à cette solution étant donné la situation d'endettement dans laquelle ils se trouvaient. Mais l'argument économique ne suffit pas à expliquer ce type de choix puisque toutes les familles en situation difficile n'optent pas systématiquement pour cette solution. Deux autres facteurs en cours d'étude nous semblent tout à fait significatifs : 1) les représentations de la sexualité, notamment l'idée d'« amortissement » dont certaines parties du corps font l'objet, 2) l'effet de mimétisme avec la communauté : « on fait comme les autres ».

Les profits tirés de la sexualité commerciale ne sont pas seulement économiques, ils sont également symboliques. Lorsque la famille s'installe dans le bidonville, elle passe pour une nouvelle famille de migrants, pauvre et endettée, récemment arrivée de province. L'amélioration progressive de la qualité de vie moyennant les profits tirés de la sexualité vénale des enfants va de pair avec une augmentation de la respectabilité. Il apparaît que le



Des enfants jouent à la roulette. Le jeu touche les adultes et les enfants. Il favorise l'endettement et le recours au crédit dans le secteur informel.

gain de ce prestige est fortement tributaire de l'acquisition et de la possession de biens matériels. C'est pourquoi l'argent tiré des revenus des enfants est souvent affiché. Pour la célébration des seize ans de la benjamine, les deux grandes sœurs organisent une fête d'anniversaire dans un café. Le quartier ne se prête pas à de fastueuses célébrations, surtout pour un événement aussi banal. Mais pour cette occasion, les trois sœurs exhibent fièrement cinq téléphones portables dont l'un, dernier cri, possédant un écran tactile. Les chaussures à talons et les vêtements de soirée élégants de l'aînée la distinguent de ses sœurs, habillées plus simplement. De toute évidence, les trois détonnent dans cet établissement discret de quartier. Elles donnent l'impression qu'elles souhaitent rendre jalouses leurs jeunes invitées vêtues plus modestement. L'aînée montre un portefeuille bien garni, jouant ainsi à la femme qui a de l'argent et ne regarde pas à la dépense. Elle finance la fête et n'épargne sur rien : ballons colorés, gâteaux et boissons, nourriture abondante, puissant équipement musical, nombreux cadeaux et invités. L'anniversaire est une occasion pour les deux sœurs aînées de montrer non seulement leur succès, mais aussi, et surtout, la relative ascension sociale de leur famille.



Fête d'anniversaire de la troisième sœur benjamine dans un café du bidonville

Conclusion

Les versements que les jeunes prostituées remettent à leurs parents sont généralement essentiels à leur survie, surtout lorsque ces derniers sont démunis, désœuvrés, endettés, âgés ou malades. Les jeunes Vietnamiens du Cambodge, notamment ceux qui résident en milieu urbain, accumulent les handicaps administratifs, sociaux et éducatifs qui empêchent leur correcte insertion professionnelle dans le marché de l'emploi cambodgien, lequel exclut largement les Vietnamiens. Les femmes ont des alternatives limitées. Le petit commerce de produits importés du Viêt Nam ou le travail de serveuse dans un café rapporte, mais peu. En revanche, une vente de virginité rapporte instantanément de 500 à 1.000 dollars, et la prostitution plusieurs dizaines ou centaines de dollars par semaine. Rien d'étonnant à ce que beaucoup de jeunes femmes sans véritables perspectives professionnelles et sous pression parentale choisissent de se prostituer « volontairement » (d'après elles, alors que de fait elles n'ont pas véritablement le choix) dans leur propre intérêt et celui des leurs.

Que sont devenues les valeurs traditionnelles sur la chasteté et le don de la virginité au mari chez les populations vietnamiennes de Phnom Penh ? À l'évidence, les pratiques de la famille étudiée sont en contradiction avec la tradition confucéenne qui préconise la continence de la femme jusqu'au mariage. En revanche, elles sont en accord avec les prescriptions également confucéennes sur le devoir filial d'assistance. La transgression de certaines normes sur la sexualité permet en effet d'en respecter d'autres sur la piété filiale, ressource culturelle que les parents n'hésitent pas à mobiliser pour convaincre leurs enfants de s'engager dans une sexualité vénales. Alors que les parents devraient préserver la virginité de leurs filles jusqu'à leur mariage, ils sont ici les premiers à organiser activement sa commercialisation, à cautionner leur activité prostitutionnelle et à accaparer les profits au nom du devoir de reconnaissance.

Par ailleurs, de nombreuses interlocutrices ne voient aucun intérêt à « offrir » leur virginité à un garçon du quartier avec qui elles ne se marieront probablement pas. Et puis, il est certain que les valeurs sur la virginité sont en pleine mutation (7). L'âge des premiers rapports sexuels, par exemple, est en baisse au Viêt Nam comme au Cambodge et il est fréquent que les adolescents aient leur premier rapport sans envisager le mariage. Plus précoce, la sexualité devient également plus libre au Viêt Nam et en contexte vietnamien migratoire, la virginité perdant son importance effective et symbolique. Le raisonnement récurrent des femmes questionnées et exerçant la prostitution est d'une implacable rationalité. En effet, elles ne voient aucun intérêt à se donner gracieusement à des garçons qui risquent de se désintéresser de leur sort rapidement, alors que la vente de leur virginité rapporterait 1.000 dollars à la famille. Par la suite, pensent-elles, elles peuvent toujours avoir des rapports sexuels avec les-dits jeunes hommes. La marchandisation est une autre tendance notable observée sur le terrain : des parties du corps – notamment l'hymen – acquièrent une valeur commerciale. Dans ce cadre, des familles adoptent une approche pragmatique et rentable sur la sexualité de leurs enfants, se réclamant parfois de valeurs culturelles aussi malléables que sujette à interprétation. ♦

(7) Par exemple, voir Philip Martin, « 'These days virginity is just a feeling': heterosexuality and change in young urban Vietnamese men », *Culture, Health & Sexuality* 12 (1), 2010, p. 5-18.



Cadeaux pour la fête d'anniversaire de la troisième sœur.